

2 Corinthiens 4, 7-10 ; Jean 14, 1-6

Temple de Champel - Culte « lumière » - Dimanche 15 janvier 2023

Peut-être vous est-il arrivé de faire ce cauchemar : on court pour tenter de fuir et l'on se retrouve dans une impasse ; où passer ? comment faire pour s'enfuir ? Ou alors on se retrouve dans une pièce obscure ; tout autour de nous n'est que ténèbres ; on n'y voit plus rien ; il y doit bien y avoir une sortie, une porte, une poignée à tourner : on tâtonne sans trouver la sortie. Généralement c'est à ce moment-là heureusement qu'on finit par se réveiller.

Parfois, hélas, ce n'est pas un cauchemar et la vie semble nous conduire effectivement dans des impasses. Nous ne pouvons pas revenir en arrière et nous ne savons pas comment poursuivre la route. C'est l'expérience qu'a fait le peuple hébreu dans le désert. Ce peuple, qui fuit Pharaon, tout heureux de se retrouver enfin libre, va vivre une expérience proche de ces cauchemars, pris au piège entre un impossible retour en arrière et un chemin sans issue devant lui. L'Egypte c'était la terre de toutes les misères, de toutes les souffrances, de l'esclavage, un lieu pour eux sans avenir possible. Vient enfin la libération et l'exode source d'espoir ; mais voilà, ils avaient cru pouvoir passer, espéré trouver une issue, un chemin et ils se retrouvent dans une impasse, comme pris au piège, face à la Mer puis dans le désert. L'angoisse est à son comble et certains en viennent même à regretter l'Egypte des misères à ce chemin sans issue, parce que sans avenir !

Notre vie, et ce n'est là qu'une banalité de le dire, est marquée par différentes étapes, par des temps de passages. Il y a un temps pour tout disait déjà l'Ecclésiaste, dans sa sagesse ! Il y a des « avant » et des « après » : avant l'entrée dans la vie active et après, avant la retraite et après, avant le mariage et après, etc. Autant d'étapes, de passages marquants qui peuvent se vivre du reste plus ou moins bien, plus ou moins facilement ou difficilement. Parfois on prend conscience qu'un passage ne se déroule pas comme espéré. On réalise quelques fois que l'on s'égare même ; il est alors parfois possible, sinon de revenir en arrière (car on ne peut jamais vraiment revenir en arrière !), de changer d'orientation (professionnelle), de recommencer autrement (une relation), de demander pardon pour reconstruire.

Mais hélas parfois, tel le peuple devant la mer, on se sent pris au piège et l'avenir sans issue. Cela peut être le cas lors d'échecs conjugaux, lorsqu'on arrive dans une

impasse ; ce peut être également notre situation professionnelle qui semble sans avenir ou notre situation personnelle quand la maladie nous frappe ; comment s'en sortir, par où passer ; y a-t-il un sens à chercher ?

La mort par excellence manifeste l'expérience d'un impossible retour en arrière. Il y a là plus que partout ailleurs un avant et un après. La mort est irrémédiable, implacable. On ne négocie pas avec la mort et elle ne laisse jamais indemne, même lorsqu'elle survient dans des circonstances plus ou moins paisibles ou dans le cours normal des générations. On aimerait toujours pouvoir revenir en arrière « ah si seulement j'avais pu encore lui dire ... » ; « si l'on avait su, on aurait pu agir autrement, j'aurais pu être présent... ». La mort est maligne, car elle attise toujours ces sentiments par le mur infranchissable qu'elle dresse devant nous. La mort est rupture. La situation d'avant ne reviendra plus : rien ne sert de l'espérer, rien ne sert de se lamenter. Il y avait un avant, il y a un douloureux présent, car toujours la mort nous laisse amputé, blessé, perdu, troublé ; se peut-il qu'il y ait malgré tout un après ? Comment se remettre en route face à cette impasse ? Comment reprendre le chemin, par où passer lorsque la mort semble avoir bouché l'avenir ?

Le peuple, coincé entre un impossible retour et un unimaginable avenir, n'a d'autre choix que d'en appeler au Seigneur. « *Ils crièrent vers le Seigneur* » et le Seigneur entendit leur cri, leur désespoir. Alors qu'aucun chemin humainement envisageable n'apparaissait, le Seigneur ouvre devant eux une brèche, un passage. L'avenir est de nouveau possible.

Dieu se révèle une fois pour toutes comme Celui, le seul ! qui est capable de transformer l'impasse en passage ! Dieu comme Celui qui ouvre le chemin à travers tous les obstacles. C'est le sens même de la fête de Pâques. Pessah, en hébreu, veut dire « passage » et célèbre le souvenir de ce passage de la Mer. Pessah, Pâques, fête du passage à travers la Mer avec Moïse, à travers la Mort avec le Christ.

Dans ce beau texte d'adieu de Jean 14 que nous avons relu ce matin, Jésus commence à prendre congé de ses disciples, mais ceux-ci peinent à comprendre ce que Jésus leur explique. Jésus leur dit que là où il va ils seront eux aussi, mais Thomas lui répond qu'ils ne savent même pas où il va et qu'ils n'en connaissent donc pas le chemin et Jésus de lui répondre qu'il est « *le chemin* ». J'aime cette image du Christ, non pas comme le but, l'horizon ou un idéal à atteindre, mais comme le chemin. La foi devient alors comme une invitation à vivre sa vie comme un chemin qui s'ouvre toujours devant nous ou plutôt à comprendre Dieu comme Celui qui nous aide à toujours laisser devant nous un

chemin ouvert, même lorsque la vie se referme sur nous. Constamment la vie est menacée, constamment on risque par nos erreurs ou par la rudesse des événements de mener notre vie ou d'être menés, bien malgré nous, dans des impasses.

Jésus se présente comme le chemin, il a aussi dit « la porte », porte ouverte sur la vie et ce n'est qu'au matin de Pâques que les disciples vont vraiment comprendre ce que Jésus a voulu signifier par ces images. Il est le chemin. Je ne comprends cette expression comme une exclusive ; comme si Jésus avait voulu dire qu'il est le Seul chemin possible. L'insistance n'est pas sur le « Le » mais sur le mot « chemin ». Jésus se présente à nous comme un chemin, comme une voie (Les 1^{er} chrétiens appelaient du reste leur rassemblement « La Voie »). Le chemin c'est ce qui nous permet d'avancer, même si on ne sait pas où va ce chemin. S'il y a un chemin, c'est que d'autres avant nous sont passés par là. Comme Dieu a ouvert une brèche à travers la mer, Jésus ouvre une brèche à travers toutes les impasses de la vie, même celle de la mort. Le tombeau, cul de sac – impasse – par excellence devient au matin de Pâques chemin possible, porte ouverte.

Faire son deuil, lorsque nous sommes confrontés à la mort d'un être aimé, c'est croire, espérer que la personne défunte vit dans la paix de Dieu parce que le mort a été crevée et que le chemin de vie, que Dieu ne cesse d'ouvrir devant nous, ne s'arrête pas à la mort. Mais faire son deuil, c'est encore croire que Dieu ouvre devant nous, les vivants, un passage, un chemin, un chemin de sens pour nous conduire à la vie, malgré la tristesse et la mort.

Croire à la Résurrection, c'est croire à la victoire de Jésus sur la mort au matin de Pâques, c'est croire que notre vie ne s'arrête pas à la mort car Dieu mystérieusement continuera de nous aimer dans cet au-delà. Mais croire à la Résurrection, c'est plus que cela encore, c'est croire qu'aujourd'hui Dieu est force de relèvement pour nous les vivants qui sommes arrêtés dans notre vie. Il nous ressuscite à la vie et ouvre devant un chemin.

Cette espérance ne veut pas pour autant gommer la difficulté de la vie et du deuil. Regardez le peuple qui a traversé la Mer, il n'est pas arrivé de suite en terre promise, au pays où coule le lait et le miel. Il y eut d'abord une longue, très longue, trop longue traversée du désert. Quarante ans, ça n'a pas dû être drôle tous les jours, mais tous les jours l'espoir était possible, car Dieu ouvrait le chemin.

Que ce soit par la cruelle expérience de la mort d'un proche ou tout simplement parce que la vie est difficile et nous réserve bien des deuils, des échecs, des désillusions à

affronter, des moments où l'on perd espoir, nous ne savons parfois plus par où passer, comment faire pour avancer, comment trouver un sens à ce qui nous arrive. La foi n'arrive pas là alors comme Zorro pour nous sauver où nous faire croire que l'on peut tout recommencer (comme les ardoises magiques de notre enfance qui effacent tout !); la foi n'arrive pas non plus pour nous faire croire que tout est facile (il n'y aurait qu'à croire, ou pire à croire mieux pour que tout aille bien); ce serait un vilain mensonge. Paul le dit bien dans ce magnifique passage de la première lettre aux Corinthiens « *Ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile ... sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps* ». La foi n'arrive pas pour nous faire croire qu'on pourra échapper aux vicissitudes de la vie et encore moins à la mort, mais la foi arrive comme une espérance têtue pour ouvrir devant nous une brèche. Si, dans la nature, la frêle goutte d'eau est capable de finir par traverser les roches les plus dures, si la fragile petite fleur est à même de parvenir à craqueler le béton le plus dur pour pousser, alors l'amour de Dieu, à plus forte raison, est capable d'ouvrir devant nous un passage même lorsque tout avenir semble bouché. Même lorsque le présent fait mal et qu'il ne semble n'y avoir comme horizon qu'un passé impossible à reconquérir. Dieu est celui qui nous permet de croire toujours et malgré tout à un avenir possible, à un chemin de vie.

Amen

Pasteur Emmanuel Fuchs